

L'inconscient, c'est quoi ? A quoi ça sert ?

Cycle de conférences « Psychanalyse, mode d'emploi !

par Jean-Marc Chauvin

Le monde du dedans, les évènements qui l'agitent sont peut-être plus malaisés à circonvenir que ceux du dehors. Ceux-ci sont gouvernés par des lois aveugles, invariables alors que la conscience de soi en modifie la consistance, que se connaître c'est changer d'être.

Pierre Bergounioux, « Où est le passé »

Un ami, auquel j'expliquais que j'allais donner une conférence sur l'inconscient, me répondit par une boutade :

« L'inconscient, mais tu n'y penses pas, t'es inconscient ! »

Ainsi, d'entrée de jeu à, une pensée consciente, celle de donner une conférence, se manifesterait une force contraire, -tu n'y penses pas- s'opposant radicalement à la première! Il y a de l'inconscience et donc des risques à parler de l'inconscient ! L'inconscient devrait rester inconscient ! Ne pas venir déranger l'ordre de la conscience.

C'est bien ce qui fut reproché à Freud, qui découvrit dans l'inconscient tous les messages de la sexualité infantile. Voilà que des désirs d'un autre temps, principalement de l'enfance, venaient déranger la bienséance sociale. Les enfants, jusqu'à Freud, n'avaient pas de sexualité et l'on pensait que la sexualité ne se manifestait que vers l'adolescence.

Cette notion d'inconscient, tombée dans l'opinion publique, a perdu de sa force, au point de mélanger bien des niveaux : subconscient, préconscient, inconscient et conscience. Et d'autres manifestations psychiques inconscientes ont fait leur chemin, ne dit-on pas de tel enfant qu'il « fait son Œdipe ». Il est alors le jouet de forces dont il n'est pas conscient et sur lesquelles il n'a pas d'emprise. Une réalité psychique est actuellement admise, inconnue de la personne, cachée à sa conscience et agissante à son insu.

Une part de l'inconscient s'exprime d'ailleurs dans les actes manqués ou dans les lapsus, les fameux « *lapsus freudiens* » (Freud, 1901). En voici quelques exemples :

Peut-être vous rappeler-vous ce responsable politique viennois, cité par Freud, qui redoutant l'issue d'un débat à venir commença par dire « Mesdames et Messieurs, je vous annonce que la séance est close... ! »

Cet autre exemple de Freud ou une de ses patientes veut dire « avec esprit » (Geist) et dit « avec avarice » (Geiz)

Il y a, toujours chez Freud, ce jeune homme qui rencontre une jeune femme dans la rue et lui dit : « Mademoiselle, je voudrais volontiers vous accompagner », mais utilise en allemand « begleitdigen » qui contracte « offenser » (beleidigen) et accompagner (begleiten, Freud, 1901, p.82).

Ou encore cet internaute, tout honteux, qui voulait dire à quelqu'un de rester et qui lui dit de partir !

Ici, celui qui s'est trompé révèle, au passage, plus sur lui-même qu'il ne pensait le dire et peut-être qu'il n'en sait lui-même ! Que se passe-t-il en fait ? A un discours volontaire et conscient, contrôlé se glisse un autre discours qui profite d'une baisse momentanée du jugement et d'une certaine censure. Cet autre discours traduit une autre réalité. Freud y dénote la poussée de désirs inconscients. Il y a un jeu de forces.

L'*humour* (Freud, 1905 a), comme les lapsus ou les actes manqués, participe à la relation du refoulement avec l'inconscient. L'humour permet la décharge des désirs agressifs et sexuels refoulés qui font retour. Freud en cite un exemple fameux tiré d'un roman où un homme se vante d'être entouré de gens célèbres, et évoquant sa rencontre avec un Rothschild dit, en s'amusant, qu'il a été traité de façon tout à fait « familionnaire ».

Au chapitre des *actes manqués*, on pense à ces rendez-vous d'embauche que l'on redoute et que l'on « oublie ». Ou ces rendez-vous amoureux où l'un des protagonistes ambivalent ne sait plus où il a mis ses clés pour prendre sa voiture, voire qu'il ne se rappelle plus où il l'a garée.

Freud rappelle un oubli fameux, celui du nom de Signorelli (1898), auteur d'une fresque du Jugement dernier à la cathédrale d'Orvieto. Lors d'une conversation, Freud a oublié le nom du peintre. Viennent à la place les noms de Botticelli et Boltraffio, reconnus par lui comme incorrects. De déductions en déductions, Freud associe Botticelli à Bosnie et Boltraffio à la ville de Traffio, tous des souvenirs pénibles liés à la sexualité et à la mort. Il réalisa ensuite que ceux-ci étaient des thèmes majeurs de la fresque de Signorelli. L'oubli était en qq sorte un compromis, le souvenir désagréable était en partie oublié, mais pas vraiment car il réapparut sous les formes des noms Botticelli et Boltraffio.

Mais il ne faut pas ranger tous les oublis ou les actes manqués comme forcément la marque de l'inconscient. D'autres facteurs peuvent intervenir comme la distraction, un manque de concentration ou la fatigue. Ainsi, si vous oubliez vos clés chez vous alors que vous avez été distrait par un coup de fil, n'en déduisez pas que c'est un acte manqué. Il y a un certain seuil de stimuli que la conscience peut admettre à la fois.

Qu'ils intriguent, fassent à rire, gênent, blessent ou choquent, les actes manqués, les lapsus, les oublis ou les maladresses, donnent à penser... Si minces soient-elles, ces « erreurs » sont révélatrices de la vitalité de notre vie inconsciente.

Mais, dans l'exemple de Signorelli, qu'est ce qui empêche le souvenir clair de se remémorer ?

Freud va découvrir le refoulement. Il comprend que des souvenirs chargés émotionnellement, de « réminiscences », ne reviennent pas à la conscience directement mais qu'ils subissent une censure (force contraire). Ainsi, un désir interdit par sa vigueur ou la morale est refoulé, repoussé dans l'inconscient. Mais il ne s'évanouit pas, il continue, malgré tout, à « pousser », à vouloir s'exprimer et revenir en contournant la censure. Nous y reviendrons.

La découverte majeure de l'inconscient, Freud la doit aux rêves décrits, en 1900, dans son livre majeur « L'Interprétation des rêves ». Freud sort les rêves d'une lecture remontant à l'Antiquité. Aristote, dans sa « Divination des songes », associe le rêve avec l'inspiration des dieux. On connaît aussi ces rêves qui sont une prétendue prévision de l'avenir à partir de symboles mystérieux relevant de la superstition, de la sorcellerie ou l'ésotérisme. Le rêve freudien rejette tout cela.

Pour Freud *le rêve* profite du sommeil, d'une baisse de la censure, pour décharger des souhaits ou des désirs inconscients non satisfaits. Il rappelle un rêve de sa fille Anna qui n'ayant pas pu manger des fraises désirées la veille, en rêva la nuit suivante ! Mais la fonction du rêve est plus complexe : elle consiste aussi à dévoiler, tout en le cachant, des désirs sexuels infantiles inconscients. Les rêves mélangent, en utilisant un événement banal de la veille, « *le reste diurne* », les désirs infantiles refoulés. Le rêve est un mélange. Ces désirs infantiles sont cachés dans le rêve qui est appelé « *rêve manifeste* ». Tout cela donne au rêve ce caractère étrange. Ce sont les associations (ça me fait penser à ceci ou cela) du rêveur qui donneront la véritable signification du rêve, celui du « *rêve latent* », c'est à dire celui du désir infantile caché. Pour chaque personne les associations sont spécifiques et sont le reflet de l'histoire personnelle. On ne peut donc généraliser le rêve qui voudrait dire ceci ou cela pour tout le monde.

Voici un exemple tiré de l'Interprétation des rêves de Freud (1900, p.153), le rêve de la Monographie botanique. *Freud se souvient d'avoir écrit la monographie d'une certaine plante. Le livre est devant moi, dit-il, je tourne précisément une page où est encartée un tableau en couleur. Chaque spécimen contient un exemplaire de la plante séchée comme un herbier.*

Dans ses premières associations Freud se rappelle du cyclamen, la fleur favorite de sa femme, puis il se rappelle avoir écrit un travail scientifique sur la fleur de coca, ensuite ses associations l'emmènent sur un herbier qu'il avait constitué adolescent. Freud aboutit enfin

sur un souvenir avec sa sœur, il a alors 5 ans, elle 3, où il arrache les feuilles d'un livre avec des images en couleur.

Le trajet des associations est profondément personnel, issu de son histoire la plus proche à la plus ancienne. Ici, Freud interroge dans son rêve sa curiosité sexuelle infantile qui est le rêve latent, la vraie raison du rêve.

Au fil de son œuvre Freud va affiner sa théorie du rêve. Ce ne sera plus seulement l'expression de désirs sexuels infantiles cachés mais le rêve deviendra l'expression d'une souffrance ou d'une douleur en soi. Le rêve va tenter d'exprimer un traumatisme psychique afin d'en favoriser la guérison. C'est un très grand changement dans la compréhension du rêve. C'est aussi comme cela que se manifestent les douleurs psychiques dans la dynamique ics, elles vont faire retour pour en trouver une résolution.

Mais avant que Freud ne découvre l'inconscient, quelles furent les voies qui jalonnèrent le développement de sa pensée?

Comme toute découverte, celle de l'inconscient est précédée par d'autres découvertes jusqu'au moment où cette nouvelle découverte s'impose comme une évidence reléguant les précédentes dans le passé.

Pour parler d'inconscient il faut faire d'abord le détour par la notion de conscience.

La conscience que l'individu a de lui-même date de la Renaissance. Montaigne se découvre le siège d'évènements propres à sa condition humaine. Très émouvants et troublants, il va en faire « l'essai » dans trois livres.

Mais c'est Descartes ensuite, avec son « *Cogito* » (le je pense, donc je suis) qui définit la conscience en rapport avec les pensées. Il n'y a pas de pensées sans conscience. La pensée correspond à la conscience et au psychisme. *Un état ne pourrait cesser d'être conscient, sans cesser d'exister.* Avec Descartes c'est le règne de la conscience qui domine. Toutefois, Descartes est aussi l'artisan du « doute », ce doute qui interroge toute les vérités scientifiques et qui est vecteur de liberté. Pourrait-on dire que le doute interroge les limites de la conscience ? La question est posée.

Pour les tenants de Descartes (Husserl, Merleau-Ponty, Alain, Sartre), l'inconscient est de l'ordre de l'involontaire, du réflexe des mouvements commandés par le corps. Pour les Cartésiens, l'inconscient est une dépossession de soi par soi.

La préscience de l'inconscient se construit petit à petit à partir de Leibniz qui développa la « théorie des petites perceptions ». Cette approche de la vie psychique apporta une contradiction à la conception cartésienne de la conscience. Leibnitz montre que travaillent en nous, *à notre insu*, hors de notre conscience, de notre « je pense », un monde de « petites perceptions » qui ne sont le siège d'aucune réflexion. Elles ne sont pas pensées

volontairement et donc décentrées par rapport au « je pense ». Leibnitz apparait décrire ce que Freud appellera le préconscient.

On voit donc que petit à petit la notion de conscience se complexifie et que se profile un autre espace de connaissances qui lui échapperait.

Kant reconnaît que la plus grande partie de nos représentations échappent notre conscience humaine.

Mais c'est Shopenhauer (*Le monde comme volonté et représentation*) et Nietzsche (*Le Gai Savoir*) qui dirigeront leur discours contre les évidences de la conscience. La conscience avec eux est soumise à une critique, on lui reconnaît plus qu'une activité de surface, la vie psychique acquiert authentiquement de la profondeur. Pour eux, *l'homme ne fait que se méconnaître !*

Hegel décrit le surgissement humain de la conscience par « *projection de soi dans le monde* ».

Freud rencontre dans sa clinique la confirmation d'intuitions formulées par certains philosophes. Mais les conséquences qu'il en tire sont très différentes. Pour la philosophie, l'hypothèse d'un inconscient psychique et dynamique *en lui-même* est une contradiction. Elle oblige d'admettre qu'un sujet qui réfléchit puisse ne pas être entièrement conscient de ses propres idées sur lui-même. Ce que dit Freud c'est qu'au sein du sujet conscient, il y a des processus dynamiques qui lui échappent et le travaillent à son insu.

Pour Freud (1900, p.520) « l'Inconscient est pareil à un grand cercle qui enfermerait le conscient dans un cercle plus petit ». Pour Freud c'est *l'involontaire* qui veut dire qq chose, on retrouve les lapsus, les actes manqués, etc...

La découverte freudienne de l'inconscient va provoquer un séisme épistémologique aussi majeur que ceux de Copernic et Darwin. Pour ces trois savants, la blessure infligée à l'homme, et par delà lui à Dieu, à sa conception de la vie et du monde représentent trois bascules fondamentales. L'une au sujet de l'héliocentrisme (non, ce n'est pas la terre, donc lui l'homme, qui est au centre du monde, mais le soleil !), l'autre autour de la sélection des espèces (non, ce n'est pas Dieu qui créa l'homme et un monde parfait à son image, ce n'est pas la girafe qui allonge son cou pour manger les feuilles des arbres hauts, mais les espèces sont « sélectionnées » et l'homme descend du singe !), et, finalement, la dernière où « *l'homme n'est pas le maître en sa demeure* » (Freud,1917) (non, ce n'est pas ce qu'il pense qui le gouverne, mais sa conscience est à la merci d'une force obscure), il est gouverné par son inconscient.

Comment Freud chemina, dans sa pratique, vers sa géniale découverte de l'inconscient ?

C'est tout d'abord en cherchant l'origine des névroses que Freud est amené à définir un « *souvenir inconscient* », siège de réminiscences (1895). Ces souvenirs sont à l'origine d'un traumatisme passé enfoui dans la personne et s'exprime dans le symptôme hystérique. C'est ce passé inconscient qui porte la trace de souvenirs douloureux. Freud l'attribue dans un premier temps à un abus sexuel qui serait inaccessible au conscient, comme nous l'avons vu, du fait du *refoulement*. Freud pense qu'il faut libérer ce traumatisme qui pousse à la répétition (l'inconscient, c'est la répétition! Dit-il) par la prise de conscience. Il remarque que l'hypnose ne suffit pas à la guérison et il se dirige vers la libre association. Permettre au patient de s'exprimer et de dire, libère l'état de sa souffrance. Car lorsque le patient dit ce qui lui passe par la tête, au rythme de ses associations libres, il parle, sans le savoir, de l'histoire de sa souffrance. C'est l'écoute de cette histoire qui fera découvrir à Freud le sens de la maladie de son patient. Freud est le seul thérapeute à penser que son malade en sait plus sur sa maladie que lui !

En voici un *exemple*, issu de la clinique de Freud, rapporté dans les *Études sur l'hystérie*(1895). L'hystérie était une maladie méprisée par le corps médical d'alors. Peut-être à cause de la « chose sexuelle », comme le relevait Charcot. Anna O. développa son hystérie des suites au décès de son père. Les symptômes sont d'abord des hallucinations et de légers troubles corporels ; puis des troubles de la vision, de la motricité et du langage (elle ne peut plus parler l'allemand, sa langue maternelle et s'exprime en anglais), sa personnalité se dédouble, elle est même hospitalisée. Enfin, dans la dernière phase, les symptômes disparaissent progressivement jusqu'à la guérison. Elle comprend que la mort de son père lui faisait éprouver une douleur et une rivalité coupable avec sa mère ce qui la libéra de sa paralysie. Elle retrouva son identité et parla à nouveau allemand.

Un autre cas clinique de symptôme hystérique que Freud (1895) traita : Elisabeth von R..., 24 ans, souffrait depuis deux ans de violentes douleurs dans les jambes, de trouble de la marche inclassable, apparus alors qu'elle s'occupait de son père malade qui mourut ainsi que la sœur de la patiente. La jeune fille était tombée amoureuse d'un jeune homme alors qu'elle devait soigner son père. Elle renonça à cet amour devant la gravité de la maladie de son père. C'est alors qu'elle devint malade. Elle ne guérit que quand elle réalisa en fait que ses douleurs étaient liées au désir d'épouser son beau-frère à la suite de la mort de sa sœur. Cet amour reprenait l'amour pour le jeune homme qu'elle s'était interdit. Ce désir coupable et rival fut refoulé mais refaisait surface sur le mode du symptôme hystérique. Ayant pris conscience Elisabeth von R...guéri. Plusieurs années plus tard Freud la rencontra danser dans un bal. Mais elle lui en voulu tjrs d'avoir découvert son secret ! Cet exemple, comme celui d'Anna O., montre que c'est bien notre inconscient qui gouverne l'intensité de nos réactions personnelles, morbides dans ces cas. Le morbide dévoile toujours ce qui se passe normalement et qu'on ne voit pas, c'est la fausse note qui attire l'attention !

Pour décrire l'inconscient Freud a besoin d'un outil, c'est la notion de *pulsion*. Qu'est-ce ? La pulsion est un concept d'excitation pour le psychisme, s'apparentant au besoin. Les pulsions

aident à comprendre l'organisation de la vie psychique inconsciente et son déploiement jusqu'à la conscience. Elles prennent source à la « à la barrière somatopsychique » donc tout près du corps, conclut Freud. Elles ont une poussée constante, comme une coulée de lave, un fleuve, une portée musicale en mouvement. Elles ont un but celui d'obtenir satisfaction au travers d'un objet qui peut être soi-même ou autrui ou les deux à la fois. Elles nous renseignent sur l'économie psychique, à savoir comment l'ensemble des forces inconscientes se manifeste et s'équilibre.

Freud décrira deux sortes de pulsions, les pulsions de vie ou libido qui protègent la vie et l'amour, mais aussi pulsions de mort, qui sont le contraire. Ce sont elles qui sont tournées vers la haine, la destructivité, les réactions thérapeutiques négatives ou les guérisons impossibles.

La pulsion n'existe pas seule, en tant que telle, pour la remarquer elle doit être liée à une représentation comme les notes sur la portée en mouvement. J'aime ou je n'aime pas cette odeur, les épinards ou la choucroute, ce compositeur, ce livre, et en complexifiant l'ensemble des représentations (ou des notes), je suis attiré par cette femme ou par cet homme, etc..

Voici un autre exemple : « J'ai soif ». Cette soif, je vais d'abord la ressentir comme un état de déshydratation, puis je vais chercher, plus ou moins assidument une façon de l'étancher. Je vais scanner en moi différentes représentations de « notes », de choses liquides: lait, bière, vin, coca... Tout ça est encore inconscient. Puis, va *surgir* l'idée consciente du désir d'une bière pour étancher cette soif, qui pourra se *dire* explicitement « j'aimerais une *bière* ». Ici la représentation, la note du mot, le mot bière est porté par la pulsion qui lui permet de s'exprimer. On voit que tout le discours conscient du langage, est sous-tendu par l'inconscient, par le corps, ce corps mémoire. L'inverse n'est pas vrai ! Ce que vous dites consciemment ne se résume en rien à la complexité des représentations (notes) inconscientes. C'est le grand écart lacanien, l'inconscient n'est pas structuré comme un langage ! Mais, au sein de l'IPA, l'association psychanalytique fondée par Freud, on verra aussi que l'idée de l'inconscient suscitera des différents théoriciens sur le psychisme (Klein et la psychanalyse des enfants, à Londres, H.Kohut, tenant de la Self-psychology et du narcissisme et H.Hartmann, pour l'égo-psychology aux USA...).

Comment se développent les représentations (les notes) évoquées, celles qui permettront à la pulsion (la portée) de s'exprimer ?

Ces représentations s'organisent, autour de traces mnésiques laissées par les impressions psychiques rencontrées par l'enfant. Elles organiseront ensuite les pensées et les fantasmes. Freud remarque dans sa clinique que ceux-ci se rassemblent autour des thèmes psychiques qu'il appelle *les fantasmes originaires*. Ce sont La castration, la séduction, la scène primitive, c'est-à-dire ce qui réunit sexuellement les parents autour de leur différences des sexes et le retour au ventre maternel, fantasme de régression ultime. Comme ces films dont on annonce « le retour » ou de nouvelles versions: « Le retour de la momie » ou « Star Wars »,

« Jurassic Park », « Les Dents de la Mer », I, II, III,...). Ici, rien n'est fini et tout recommence d'une certaine manière.

Les fantasmes originaires vont s'exprimer autour de *trois stades*. Freud (1905 b) les décrit en rapport avec la façon dont l'enfant va être excité et ressentir les différentes zones de son corps en grandissant. Ce sont les stades oral, anal et génital. Ils seront source de frustrations et de satisfaction érotiques. Si ils sont pêle-mêle présents dès le début, ils seront pleinement ressentis au moment où la zone génitale en question sera atteinte dans le développement de l'enfant.

Au *stade oral*, le BB va prendre en lui, comme il le fait avec la nourriture, ses expériences de vie qui l'entourent. Elles lui donneront une base de sécurité. C'est à partir de cette base que le BB se prend d'abord lui-même comme source de satisfaction, c'est une période autoérotique. Mais ce stade oral va aussi être celui de l'apprentissage d'une première attente. Au tout début, la mère va faire en sorte que le BB n'attende pas. Elle va s'ajuster au plus près des besoins de son enfant. Elle va tenter de recréer la situation intra-utérine où le BB a « tout » immédiatement à disposition, car elle sent sa fragilité première. Mais au fur à mesure que le BB s'affirme dans son environnement, elle va le faire attendre. Un peu, puis un peu plus en fonction de ce qu'elle sent des dispositions de son enfant à soutenir la frustration. Il n'aura pas son biberon tout de suite. L'enfant va alors devoir s'appuyer sur ses ressources psychiques qui prendront le relais de cette attente. De la satisfaction externe immédiate du début, l'enfant va pouvoir s'apaiser, un moment du moins, par ses propres moyens psychiques de satisfaction orale. Il suce son pouce, voire son pied, puis un bout de tissu.

Mais le BB va aussi repérer des aspects sensoriels de sa mère, par exemple, sa voix, son odeur, la façon dont s'exprime sa tendresse, dont il est tenu, dorloté ou allaité. Tout cela lui donne des signaux sur la façon dont il est accueilli et comment il ressent l'amour de sa mère et de son père. Au début père et mère sont surtout dans un rôle maternant. Petit à petit que le BB va « rassembler » ces différentes qualités, ces différentes expériences pour les rattacher à une personne. L'enfant va se créer ainsi son premier objet en complément de ses satisfactions autoérotiques qui ont des limites. Si les relations qu'il a pu établir avec ses parents ont été suffisamment bonnes, il va être suffisamment sécurisé. A ce moment, il est alors prêt à commencer un processus de séparation d'avec sa mère. Il va commencer à pouvoir se « penser » comme un individu différent de sa mère et ou de ses parents. Il va se penser au travers des fantasmes originaires que nous avons vus. Par exemple, quand l'enfant est nourri à la cuillère et que celle-ci pénètre dans la bouche, le BB organise ses premières impressions de la sexualité adulte, le fantasme de scène primitive, sur le mode oral.

Mais cette satisfaction immédiate du début, du tout tout de suite, restera emmagasinée en lui comme modèle d'une expérience idéale. Le tout tout de suite, sans attendre comme dans la fusion primitive mère-enfant, deviendra le modèle d'une satisfaction absolue de la pulsion. Ce noyau est à la base d'un idéal que l'on appellera l'Idéal du Moi. On voit bien la place

qu'occupe cet idéal dans toutes les conduites addictives qui donnent l'illusion du tout tout de suite.

Puis, en grandissant l'enfant commence par porter son intérêt sur ses productions, cela peut être ses mots, mais aussi sur ce qui sort de son corps. C'est *le stade anal*. La cavité buccale du début se prolonge par la cavité rectale qui s'ouvre pour laisser sortir ses productions corporelles. Ce qui est rentré en lui au stade oral, il va devoir y renoncer, le perdre, s'en détacher. Cela était bien là dès le début, le BB produisait des selles, mais cela n'avait pas encore pris le sens lié à ce nouveau stade développemental. Il faut d'abord savoir ce qu'on a (oralité) pour le perdre. Fantasmatiquement ce qu'il peut perdre est aussi ce qui peut rentrer par derrière et cela va reprendre la scène sexuelle de la cuillère et de la bouche dans une scène primitive anale plus complexe. On voit aussi qu'avec l'analité se dessinent les capacités des pertes et des deuils. La Perte d'une partie de soi et pas tout soi permet la symbolisation. La symbolisation c'est ce qui rappelle qq chose sans être cette chose. L'analité pose aussi la question des limites dedans, sphincter et dehors.

Mais ici le jeu sphinctérien anal va aussi mobiliser d'autres fantasmes, contrôle, mise en attente, pas tout tout suite, tout ensemble, tout à la fois. L'analité est le stade de l'attente. L'enfant d'ailleurs joue à faire attendre ses parents. Il peut devenir actif là où il était passif, plus petit, à attendre que sa mère vienne pour le satisfaire. Maintenant, s'opère un renversement essentiel pour son narcissisme, il réalise qu'il a du pouvoir et qu'il peut agir activement sur son environnement. Les manœuvres psychiques actives et passives prendront tout leur sens, elles sont le début partiel pour Freud de ce que sera le masculin et le féminin. Bien sûr, ce n'est pas qu'à un seul moment, sur une durée de quelques mois ou d'une année que tout se joue. Comme je l'ai dit, les différents niveaux sont toujours là, et notamment les retrouvailles avec l'Idéal de fusion primitive du tout tout de suite.

Abordant *le stade génital*, l'enfant va organiser ses désirs d'abord autour du *stade phallique* pour Freud. A ce stade qui marque l'entrée dans l'Œdipe, le garçon qui a un pénis veut avoir un BB avec sa mère et la fille qui est « châtrée » pour Freud cherche à combler son manque par un BB du père. Le BB devient un équivalent phallique.

Par delà le texte freudien qui a été beaucoup critiqué et ses perspectives largement enrichies par le développement de la psychanalyse, l'enfant tourne maintenant ses envies vers le sexualité, la sienne et celle de ses parents.

Il réalise la différence des sexes, la cavité, n'est plus bouche ou le cloaque du stade anal, mais devient vagin. Le mamelon dur du sein ou l'étron fécal sont devenus symboliquement pénis. Maintenant, l'enfant ressent de l'attirance sexuelle pour ses parents. Il peut réaliser le commerce sexuel que ses parents ont entre eux et l'exclusion dont il est l'objet du fait de son immaturité. L'Œdipe bat son plein. C'est *le stade génital*. Très (trop ?) schématiquement, le garçon veut s'approprier sa mère et éliminer le rival paternel. La fille procède de la même façon avec son père contre sa mère. L'amour pour le parent de l'autre sexe, l'expose à des

représailles du parent du même sexe. Freud parlera d'angoisse de castration pour le garçon et d'une angoisse de perte d'amour pour la fille. L'enfant perçoit alors douloureusement la différence des générations, dont il se consolera en s'identifiant au parent du même sexe que lui. Un jour, quand je serai grand c'est moi qui prendrai la place de papa ou de maman, mais cela ne se réalisera pas et il ne le sait pas encore !

Ainsi, ces expériences de frustration et satisfactions psychosexuelles, organisatrices des fantasmes, vont fonder le caractère de l'enfant, ses façons de réagir, ses défenses et sa personnalité. Les colorations de sa personne s'appuient bien sûr aussi sur une empreinte génétique qui pourra forcer ou atténuer certains traits.

Actuellement, on se peut poser la question de la nécessité de penser l'inconscient, comme je vous en parle aujourd'hui ? A quoi cela rime-t-il ? Ne peut-on pas s'en passer dans la compréhension de l'être humain ? N'arrivera-t-on pas bientôt rendre compte du cerveau par des mécanismes neurobiologiques de plus en plus affinés ? Déjà en 1983, le neurobiologiste Jean-Pierre Changeux dans « L'homme neuronal » comparait le psychisme à une anatomie biologique et le cerveau à une masse gélatineuse de neurotransmetteurs ! Dans « l'erreur de Descartes », en 1995, A. Damasio liait les émotions aux inter-relations étroites entre corps et cerveau. Il montrait comment les émotions permettaient de nous adapter à l'environnement et pourquoi « pour le bon et le moins bon » elles faisaient partie de la raison.

Voici un exemple neurobiologique récent concernant les conduites suicidaires paru dans *Psychiatrie* en 2008 (P. Courtet, S. Guillaume, F. Jollant, D. Castelnau, A. Malafosse). Le modèle est celui de la « vulnérabilité-stress ». Ici, la vulnérabilité suicidaire est sous-tendue par un dysfonctionnement sérotoninergique central, notamment au niveau du cortex orbitofrontal, lui-même influencé par des facteurs génétiques et générant déficits cognitifs et dysrégulation émotionnelle. Il existe une vulnérabilité familiale/génétique spécifique des CS transmettant des traits agressifs impulsifs.

La psychopharmacologie (...) a permis de montrer un effet sur la prévention des passages à l'acte impulsifs agressifs, des conduites suicidaires et des comportements violents par l'utilisation de différentes molécules à impact sérotoninergique. À n'en pas douter, il s'agit d'une approche pragmatique clinique pertinente disent les auteurs. Parallèlement, le développement des thérapies cognitives permet d'identifier des cibles plus précises accessibles à des techniques particulières adaptées à chaque indication.

Mais de qui parle-t-on ? De quel être humain ?

A côté des neurosciences, l'intelligence artificielle (AI !) produit des superordinateurs, plus tard ne fabriquera-t-elle pas des robots qui seront plus performant que l'homme ? C'est déjà le cas avec Deep Blue qui bat l'homme aux échecs ou Watson qui remporte le quiz américain *Jeopardy* !

De telles aventures visent à remplacer chaque neurone biologique par un neurone « en silicium ».

Ray Kurzweil, le futurologue américain, se propose même de transférer l'esprit de son père mort dans une machine ! Joli programme de dépersonnalisation !
 Mais d'autres scientifiques réagissent et Nick Bostrom, de l'Université d'Oxford, plaide pour plus d'études sur les risques de l'intelligence artificielle. Il plaide contre la déshumanisation. A tout prix !

La fascination technologique, du tout technologique, bardé du consumérisme ultra libéral, contient en germe l'abandon de tout deuil. La quête d'idéaux perdus (bien sûr sur la ligne du tout tout se suite) que notre société ne suscite plus. « *We live in a lonely world* » titrait le Times récemment. Certaines pratiques plus ou moins religieuses (scientologiques ?), voire radicalement extrémistes, récupèrent cette déroute sociale.

Ces sciences neurobiologico-futurologistes, sous couvert d'une légitime rigueur scientifique, tenantes surtout des sciences exactes et qui contribuent au développement des connaissances, élimine la vie psychique. Si cette vie psychique a bien un étayage corporel, proches des instincts, la pulsion reflète la transformation psychique de ces stimuli biologiques. Cette transformation modifie ces signaux corporels pour les et mettre en représentation et en sens par les liens qui unissent le sujet avec l'entourage, sur le chemin de « L'insoutenable légèreté de l'être »(Kundera) psychique.

Des passerelles sont jetées entre les défenseurs de la biologique et ceux de la vie psychique inconsciente, comme ici à Genève avec P. Magistretti et F. Ansermet(2010). Quelles sont les limites de cette tentative ? Il y aura probablement des réponses neurobiologiques concernant l'angoisse, le désir ou d'autres affects. Mais il y aura une part de notre être, complémentaire au modèle biologique, irréductible à la logique bio. Ce sujet psychique, à l'autre bout de l'échelle biologique de l'être, échappe aux lois de la biologie. Issu d'une expérience de transformation, il édifie et structure l'être psychique. Il est celui qui anime nos envies soudaines, nos désirs imprévisibles, nos aspirations démesurées ou nos contradictions angoissées. Il est celui qui s'éprend, aime passionnément ou déteste copieusement. Qui est l'être aimant ou haïssant ? De telle ou telle personne et pas d'une autre? Si le sujet biologique amoureux est affecté par ses « dysrégulations neuroadrénergiques », celui qui ressent de l'amour est cet autre, à l'autre pôle de sa dimension humaine, le sujet psychique. Si ce corps biologique vieillit, la capacité d'aimer et de désirer reste intacte ! Les coups de foudre dans les maisons de retraite sont là pour en témoigner?

Oscar Wilde illustre ce dilemme en proclamant: « Le problème du vieillissement, ce n'est pas que l'on se fasse vieux, mais que l'on reste jeune ! »

Le désir n'atteint jamais les limites charnelles de la sénescence. Les rêves ne s'effacent pas avec l'âge. La sexualité infantile et la vie de chacun continuent de s'y exprimer avec la même vigueur. C'est bien le sujet psychique et non le sujet biologique qui est alors animé. Car qui construit le rêve ? Qui organise le théâtre privé de sa mise en scène? Qui est celui qui va

puiser dans le réservoir de son inconscient, tel ou tel scénario ? N'est-ce pas ce sujet psychique, héritier des aventures de sa sexualité infantile ? Recueil d'aspirations légitimes et transgressives, de fulgurances amoureuses et rageuses ou de passions incestueuses, adultères et mortifères, la vie psychique fonde l'article de qui nous sommes. Le Le ou le La. Et elle donne sens à ses avatars identitaires. Elle est le journal intime de notre être affecté par des raisons sans raisons et dont il n'a aucune idée!

Ce sujet humain psychique passe par le subtil équilibre du commerce des cœurs. Mobilisé par son histoire, il est capable d'empathie, de reconnaissance des signes intuitifs de souffrance ou de bonheur d'autrui, d'imprévisibilité, d'état d'âme fluctuant suivant ce qui l'affecte, d'être capable de sollicitude, de sentiments complexes ou de respect des valeurs...

Peut-être que le plus insupportable est de penser qu'une définition de l'être psychique est impossible et devrait rester à jamais atteignable ? Comme la réponse à la question de l'infini ? Dans la tension de cette infinie incertitude, dans son creuset, prend source l'essentiel de la créativité humaine. L'inconscient en serait l'immense réservoir et le témoignage audacieux.

Cette vie psychique, cette vie inconsciente, a une sœur jumelle, la psychanalyse. Indissociables l'une de l'autre.

L'une est l'écoute de l'autre, l'écoute de la remémoration, des réminiscences. La psychanalyse fut une réponse au bouleversement opéré au XIXème par la révolution industrielle, à la découverte des armes de destructions massives, comme le rappelle C. Bollas (2011) et des risques de deshumanisation. La psychanalyse se démarque des autres thérapeutiques par la mise en lumière du sens inconscient. Elle est l'invention d'un mode d'échange complètement original et créatif de découverte du sens de soi et de la relation à autrui. Toutefois, force est et de reconnaître que la psychanalyse n'est devenue qu'une thérapie parmi d'autres, face à la prolifération divagante des thérapies de l'âme. En soulignant les contours d'une relation, celle du patient et de son analyste ou de son psychothérapeute analytique, elle est l'évocation, le révélateur de l'être. Thérapeutique de l'être, construction du sujet là où ses traumatismes affectifs l'empêchent de s'épanouir, la psychanalyse, en écho à la vie inconsciente, donne à penser le sujet humain dans sa complexité comme aucune autre science. A ceux qui l'on comprise, souvent elle peut servir d'éclairage de référence à tous les niveaux d'une prise en charge. Même là où les soins sont différents.

Vie inconsciente et psychanalyse? Dénominateurs communs de l'être ? J'associerais volontiers, en partie du moins, la psychanalyse dans son rapport à la vie psychique comme la capacité de garder vivante la « *dimension poétique de l'être humain* ».

J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal

Qu'enflammait l'orchestre sonore

Une fée allumer un ciel infernal

Une miraculeuse aurore ;

J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal

Un être qui n'était que lumière, or et gaze

Terrasser l'énorme Satan ;

Mais mon cœur, que jamais ne visite l'extase

Est un théâtre où l'on attend

Toujours, toujours en vain, l'Être aux ailes de gaze !

Suivant Baudelaire, n'aurions nous pas à préserver, à tout prix, cette part de notre être qui peut se proclamer le poète le plus tragique ou le plus romantique de sa propre histoire ?

Novembre 2014

Bibliographie :

Ansermet F., Magistretti P. 2010 ; *Les énigmes du plaisir*, Paris, Odile Jacob, coll. sciences

Baudelaire Ch. (1857) : Spleen et Idéal, LV, L'irréparable, II, *Les fleurs du mal*, 2009, Pocket, coll. Pocket Classiques, num 6022

Bollas C. 2011 : *Le moment freudien*, Paris, Les Editions D'Ithaque, psychanalyse

Courtet P. et coll, 2008; *Neurobiologie des conduites suicidaires : voies de recherche actuelles*, Elsevier Masson, SAS

Changeux J.-P. (1985) : *L'homme neuronal*, 1998, Hachette, coll. Pluriels

Damasio A. 1995; *L'erreur de Descartes*, Paris, Odile Jacob, coll. Sciences

Freud S. (1895) : *Etudes sur l'Hystérie*, trad. fr. A. Berman, pref. Marie Bonaparte, Paris, PUF, 1967; OCF., II, 2009 ; GW, I.

Freud S. (1898) : Sur le mécanisme psychique de l'oubli, Résultats, Idées , Problème, I, trad. fr. J. Altoumian, A. Bourguignon, G. Goran, A. Rauzy, Paris, PUF, 1984; OCF.P, III,; GW, I.

Freud S. (1900) : *L'interprétation des rêves*, trad. fr. I. Meyerson révisée par D. Berger, Paris, PUF, 1967; OCF.P, IV, 2003 ; GW, II.

Freud S. (1901) : *Psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. fr. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1969; OCF.P, III, 2003 ; GW, IV.

Freud S. (1905 a) : *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, trad. fr. D. Messier, préf. De J.-C. Lavie, Paris, Gallimard, 1987; OCF.P, VI, 2006 ; GW, V.

Freud S. (1905 b) : *Trois essais sur la théorie sexuelle*, trad. fr.P. Koepfel, Paris, Gallimard, 1987; OCF.P, VI, 2006 ; GW, V.

Freud S. (1920) : "Une difficulté de la psychanalyse", trad.fr. B. Féron, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1985 ; OCF.P,XV,1995 ;GW,XII

Roussillon R. 2007, *Manuel de psychologie et psychopathologie clinique, clinique générale*, Elsevier Masson S.A.S